

Tête d'affiche

Les poupées de Meglena Jézéquel s'arrachent dans le monde entier. Pourtant, rien ne prédisposait cette Bulgare mariée à un Brestois, à embrasser cette carrière. Photo S.L.R.



MEGLENA JÉZÉQUEL

La Brestoïse donne vie à des poupées chéries dans le monde entier

Meglana Jézéquel confectionne des poupées Waldorf depuis Brest. Celle qui fuit la notoriété est pourtant mondialement connue par des collectionneurs qui s'arrachent ses créatures énigmatiques et totalement sublimes.

Steven Le Roy

L'atelier brestoïse de Meglena Jézéquel n'a pas pignon sur rue. Elle ne fait pas de publicité, jamais, nulle part, et dit fuir la célébrité. Mais pourtant : elle est l'une des rares créatrices au monde à fabriquer des poupées inspirées de la poupée Waldorf et à les vendre sur commande d'Angleterre en Australie. Le prix ? « Deux semaines de travail ». Le reste de cette success-story appartient à une rencontre qui n'était pas écrite par avance.

Des prédispositions cachées

Pourtant, dès l'enfance, des signes

existaient : Meglena Jézéquel aimait le cerisier de ses grands-parents dans la campagne bulgare, loin de Sofia où elle vivait. Elle aimait la campagne tout court. La nature, le vivant, le chaleureux : un peu comme la pédagogie Waldorf, une méthode imaginée en Autriche au début du XX^e siècle, par ailleurs critiquée pour d'autres raisons. Reste que cette théorie utilise une poupée, la plus neutre possible, « un trait pour la bouche et des fois pas de bouche du tout », que l'on donne à l'enfant « pour qu'il développe son imagination. La poupée devient comme un miroir qui reflète ses émotions », précise Meglena Jézéquel. Mais elle ne le saura que plus tard : car au moment où elle rencontre un Brestois à Sofia, la jeune Bulgare donne davantage dans les relations économiques, un master en poche.

Des poupées comme la Joconde

Dans une boîte, Aya attend sagement. Meglena Jézéquel l'extrait doucement, comme un enfant du berceau. « Elle n'aime pas sortir et elle n'aime pas le vent », sourit-elle, en repeignant ses longs cheveux noirs. Toutes ses poupées ont un prénom. Aya ressemble aux modèles des poupées Waldorf sans y ressembler vraiment. « Rapidement, j'ai

voulu voir une expression sur leurs visages. Elles sont devenues des poupées pour adultes », continue-t-elle. Sur le visage d'Aya, un je-ne-sais-quoi de la Joconde. Comme une mélancolie souriante, une triste douceur. Comme une expression incertaine, l'entorse géniale faite au principe d'origine. « J'ai commencé en arrivant à Brest, il y a quelques années. J'attendais un enfant et je ne voulais pas retravailler tout de suite après l'accouchement. Par hasard, j'ai acheté un kit pour fabriquer une poupée Waldorf ».

La nature et rien d'autre

Depuis, sa maîtrise n'a cessé de se développer. « Je n'ai pas de limites, explique-t-elle, à part celles de n'utiliser que des produits naturels. Il n'y aura jamais un gramme de plastique dans mes poupées. » Le secret vient de cette laine brute qu'elle sculpte comme Gepetto a façonné Pinocchio. « Ce n'est que de la laine cardée que je pique pour la durcir » et donner vie à la silhouette de sa prochaine merveille. Puis, elle l'habille avec « des tissus spécialement fabriqués en Suisse et aux Pays-Bas », avant de la doter de cheveux, des chutes de laine ou n'importe quoi de naturel. « Quand je crée une poupée, je rencontre une nouvelle personne »,

se satisfait la magicienne de la sculpture sur laine.

Renaissance brestoïse

Des naissances, il y en a entre 25 et 30 par an dans l'atelier de Meglena Jézéquel. Les poupées s'arrachent sur des sites spécialisés, précommandées en nombre, notamment aux États-Unis et en Australie. « Parfois, je demande de me dire ce que l'enfant aime mais je sais bien que beaucoup de poupées restent entre les mains de collectionneurs. Ce qui est différent peut-être des autres, c'est que leurs propriétaires les sortent et jouent avec. Il y a comme un effet thérapeutique », estime Meglena Jézéquel. De workshops qu'elle anime de Londres à Amsterdam en confection minutieuse de la tribu, Meglena Jézéquel vit de son art. Et quand tout s'est arrêté pendant la covid, quand les colis ne partaient plus et que les poupées ne goûtaient plus aux joies des longs courriers, elle a essayé brièvement de revenir aux affaires de l'économie. « Je pensais que les poupées étaient une parenthèse mais c'est le travail au bureau qui l'était. C'est étonnant : c'est en arrivant à Brest que j'ai pu retrouver mes origines grâce à cette activité. Si j'étais restée à Sofia, j'aurais sans doute continué dans la finance ».

« Je n'ai pas de limites, à part celles de n'utiliser que des produits naturels. Il n'y aura jamais un gramme de plastique dans mes poupées. »